

**LA CULTURE TRADITIONNELLE DANS LE SUD-OUEST
DE LA CÔTE D'IVOIRE (REGION DE TAÏ):
LE SYSTEME OUBI CONFRONTE AUX PRATIQUES
AGRICOLES DES BAOULES IMMIGRES**



Laboratoire de Botanique

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE - MER

CENTRE D'ADIPODOUMÉ - CÔTE D'IVOIRE

B.P.V 51 - ABIDJAN



Octobre 1979

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER
CENTREDD'ADIOPODOUME
B.P. V-51 ABIDJAN (Côte-d'Ivoire)

Laboratoire de Botanique

"MOMIBISO"

je vais au champ (langue Oubi)

LA CULTURE TRADITIONNELLE DANS LE SUD-OUEST
DE LA CÔTE-D'IVOIRE (RÉGION DE TAÏ) :
LE SYSTÈME OUBI CONFRONTÉ AUX PRATIQUES
AGRICILES DES BAULÉS IMMIGRÉS

par

Anneke de ROUW

TABLE DE MATIÈRES

	Pages
AVANT PROPOS	2
Ière PARTIE - AU PAYS DES OUBIS	3
PROLOGUE	4
LE SYSTEME CULTURALE OUBI	6
1. CHOISIR LE TERRAIN	6
1.1. Le droit à la terre	6
1.2. Estimation de la valeur du sol	6
1.3. L'emploi des terres en fonction de leur emplacement	7
2. LE DEFRICHEMENT	8
2.1. Le défrichement de la "forêt noire"	8
2.2. Le défrichement de la brousse secondaire et du "bois à Marantacées"	9
2.3. "Le bois que la hâche n'aime pas"	10
2.4. La jachère	10
2.5. La taille et la mise en place	10
2.6. Qui fait le défrichement?.....	10
3. LE BRULIS	11
3.1. La méthode	11
3.2. L'entassement	11
3.3. Le traitement spécial des Raphia	11
4. LES SEMAILLES ET LES PLANTATIONS	11
4.1. Les graminées alimentaires	12
4.1.1. Le maïs	12
4.1.2. Le riz	12
4.2. Les plantes alimentaires tubériformes	13
4.2.1. Le manioc	13
4.2.2. Le taro et la patate douce	13
4.3. Les cultures secondaires	14
4.4. Les cultures commerciales	15
4.4.1. Le cacao interplanté	15

5. L'ENTRETIEN	16
5.1. Les cultures vivrières	16
5.2. Les cultures industrielles	17
6. LA RECOLTE	18
6.1. Les cultures vivrières	18
6.1.1. Le riz	18
6.1.2. Le manioc	19
6.1.3. Les cultures secondaires	19
6.2. Les cultures industrielles	19
6.2.1. Le cacao	19
6.2.2. Le café	20
7. LES SUCCESSIONS CULTURALES	20
IIIème PARTIE - LES BAOULES IMMIGRES	22
PROLOGUE	23
LE SYSTEME CULTURAL DES BAOULES IMMIGRES	23
1. LE CHOIX D'UN TERRAIN	23
2. LE DEFRICHEMENT ET LE BRULIS	23
2.1. Les arbres laissés en place	24
3. LES SEMAILLES ET LES PLANTATIONS	24
3.1. Les cultures vivrières	24
3.1.1. L'igname	24
3.1.2. Le riz	25
3.1.3. Les cultures secondaires	25
3.2. Les cultures industrielles	26
3.2.1. Les cultures industrielles et vivrières mélangées	27

4. L'ENTRETIEN	27
4.1. Le champ vivrier	27
4.2. Le champ de culture de rente	27
5. LA RECOLTE	28
5.1. Les cultures vivrières	28
5.2. Les cultures industrielles	29
6. SUCCESSIONS CULTURALES	30
IIIème PARTIE - COMPARAISON DES DEUX AGRICULTURES	
CONCLUSION	31
COMPARAISON	32
CONCLUSION	33
ANNEXES	35
1. CALENDRIERS DES DEFRICHEMENTS (OUBIS ET BAULES IMMIGRES) ..	36
2. LISTE DES CULTURES ETUDIÉES	40
3. PLANCHES DES PHOTOGRAPHIES	41

BIBLIOGRAPHIE

Ce travail a été effectué au Laboratoire de Botanique du Centre ORSTOM d'Adiopodoumé. Il s'intègre dans le cadre du Projet Taï "Effets de l'accroissement des activités humaines sur la forêt du Sud-Ouest de la Côte-d'Ivoire". Projet N° 1 du programme l'Homme et la Biosphère, UNESCO, Ministère de la Recherche Scientifique de Côte-d'Ivoire.

AVANT PROPOS

Dans le Sud-Ouest ivoirien le système agricole est en pleine mutation : la culture traditionnelle sur brûlis, en harmonie avec son milieu, évolue vers un système d'agriculture semipermanente, avec comme effet l'apparition de problèmes nouveaux comme la pénurie de terrain et la disparition de la dernière forêt de la Côte-d'Ivoire.

Ce rapport résulte d'une étude des systèmes agricoles des ethnies "Oubi" et "Baoulé", menée d'octobre 1978 à mai 1979. Il a été rédigé à partir de données collectées en commun avec LIA VAN VHET. Il fournit une description détaillée de la culture des ethnies Oubi et Baoulé immigrés et leurs interactions. Cette partie appartient à un rapport plus conséquent dont certains chapitres rédigés par LIA VAN VHET paraîtra dans un cadre différent. Il s'agit d'une étude bibliographique sur le milieu naturel du Sud-Ouest ivoirien et sur le système d'agriculture itinérante en général. Les deux parties constituent un rapport de stage d'Agronomie Tropicale destiné à l'Université de Wageningen, Pays-Bas.

Cette recherche n'aurait pas été possible sans les connaissances botaniques et linguistiques de GNESIO TEHE Henri et de ZADI KOUBI Prosper et les nombreux conseils de tous ceux que nous avons rencontrés pendant notre stage. En particulier je remercie les habitants de Paulé-oula, Gouleako et Sangbékro pour leur hospitalité et leur disponibilité. Enfin je remercie M. Francis KAHN pour les critiques apportées lors de la rédaction de ce travail.

1ère PARTIE

AU PAYS DES OUBIS

PROLOGUE

Il y avait longtemps que SUNAJKE, un grand guerrier, marchait à travers la forêt, à la tête de nombreux hommes. L'un portait des armes, l'autre du riz, du manioc sur la tête, des outils agricoles ; en fait ils emportaient tout ce qui leur était nécessaire pour se nourrir.

Ils étaient venus de l'Est et avaient marché jour après jour jusqu'au Cavally. SUNAJKE traversa le fleuve puis rencontra un vieux. C'était POLI, un grand chasseur qui vivait tout seul au bord du Cavally ; il ne possédait qu'une machette. SUNAJKE, voulant aller plus loin, lui laissa sa petite fille qui n'avait que douze ans. Le vieux POLI lui promit de bien la garder.

Maintenant le vieux POLI vit avec la fille. Au bout de six mois SUNAJKE revient et trouve sa fille enceinte. S'emportant terriblement, il menace de les tuer tous les deux. La fille le supplie de les épargner. Il se laisse fléchir et leur pardonne. Une nouvelle fois, il s'en va. Six mois plus tard, il revient à la case de POLI et le trouve avec un fils et sa fille de nouveau enceinte. Il se met en colère, mais sa fille une nouvelle fois le calme et l'attendrit. Il repart en forêt. Six mois passent et de retour, il trouve POLI, deux fils et sa fille enceinte. Une quatrième fois l'histoire recommence.

Il veut alors les quitter pour toujours. Ils discutent de la situation. SUNAJKE finit par tout pardonner. Il offre sa fille et ses trois petits fils à POLI et repart au pays d'où il était venu.

Les descendants de POLI et de la fille de SUNAJKE qui, depuis, ont eu de nombreux enfants, sont les Oubis.

Une histoire mal connue

Il y a 200 à 250 ans que les Oubis arrivèrent dans la zone qu'ils occupent actuellement.

Ils sont arrivés en trois vagues indépendantes.

Le premier groupe, venu de la direction de Soubré a traversé le Cavally, puis une partie est retournée et les gens se sont établis près du Cavally. Les habitants de Gouléako et de Paulé-oula sont leurs descendants.

Un deuxième groupe, également originaire de la même région littorale entre Tabou et l'embouchure du Sassandra ont fondé les villages Djero-oula, Tiolé-Oula et Sakré.

De ce dernier groupe, également originaire de la même région littorale, sont issus les habitants de Taï et Ziriglo.

La pénétration française a entraîné des recensements, des impôts et des réquisitions de main d'oeuvre, ce qui a causé une fuite vers le Libéria. A l'heure actuelle le nombre des Oubis Libériens surpasse celui de Côte-d'Ivoire de quelques centaines d'individus. Il y a dix villages oubis au delà du Cavally et neuf villages ivoiriens. L'ethnie oubi est estimée à deux mille âmes.

Les déplacements des villages

Les villages de Gouléako* et Paulé-oulé ne se sont pas toujours trouvés à leur emplacement actuel. A la suite de l'influence d'un mauvais génie - très redouté - l'endroit maudit était abandonné. Ainsi Gouléako a été reconstruit trois fois. En 1915 alors qu'un quatrième déplacement semblait nécessaire, tout le monde n'était pas d'accord. Certaines familles se séparèrent du reste et fondèrent Paulé-oula, du nom de Paulé, le fils du vrai fondateur, qui, par sa connaissance de la langue française était plus connu que son père. Les gens de Gouléako restés en 1915 sur place ont transféré leurs cases en 1972 pour la dernière fois. Paulé-oula à son tour a dû déménager aussi à la suite de décès inexplicables. Il s'est installé enfin sur son emplacement actuel en 1965 après quatre sites successifs.

Tous les déplacements ont eu lieu dans une zone géographique restreinte.

* ce nom signifie "endroit agréable".

LE SYSTÈME CULTURAL OUBI

1. CHOISIR LE TERRAIN

1.1. Le droit à la terre

Autrefois les champs, tous de petite taille n'étaient cultivés que le temps d'une saison. Il en résultait une grande dispersion dans l'espace et dans le temps. La forêt primaire* trop difficile à abattre était d'autant moins touchée que la densité démographique ne l'exigeait pas. On cherchait de préférence son champ futur parmi les forêts secondaires**.

Un planteur voulant faire son champ de riz sur un endroit déjà cultivé auparavant par quelqu'un d'autre, pouvait simplement en demander l'autorisation à l'ancien cultivateur.

L'introduction des cultures industrielles a entraîné une forte demande en "bonnes terres". Les pistes tracées par les exploitations forestières ont en outre favorisé l'accès à la forêt et le défrichement des parcelles. Elles ont eu comme première conséquence la disparition des forêts primaires puis la raréfaction des parcelles disponibles de "bonnes terres".

A l'heure actuelle toute la surface qu'un homme a défrichée - même si elle n'est pas plantée - lui revient. Les parcelles restent toujours à lui, même s'il meurt. Les lots appartiennent alors aux enfants. Le cas d'un changement de cultivateur pour une même parcelle devient rare. Le sens de la propriété se renforce. Maintenant les gens questionnées à Paulé-Oula et à Gouleako prédisent que, dans un avenir proche de 5 à 10 ans, en vendra et achètera les terres.

Le traitement des nouveaux-venus, concernant la distribution des parcelles, n'a pas subi de changement. Par approbation des villageois, l'allogène reçoit quelques hectares. Des présents modestes, comme une caisse de bière ou de vin permettent de conclure favorablement l'affaire. La terre reste la propriété inaliénable des villageois. Si un planteur allogène meurt ou s'il s'absente longuement, il ne pourra, ni lui, ni ses parents, reprendre la plantation. Une nouvelle réunion et un nouveau consentement des villageois sera alors nécessaire.

1.2. Estimation de la valeur du sol

Sauf par ses antécédents agronomiques qui permettent de prévoir le volume d'une récolte, la parcelle à défricher est choisie en fonction de son sol. Une terre appréciée doit être argileuse, rouge et doit présenter une abondance en vers de terre.

* une forêt dont l'influence humaine est indiscernable dans la végétation.
 ** une végétation développée après un défrichement.

On prend une poignée de sol, on la pétrit et on la fait tomber. Si elle se casse, le sol est sableux, si elle reste entière, le sol est argileux et la richesse en vers de terre s'estime par la densité des turricules, facilement reconnaissables à la surface du sol.

1.3. L'emploi des terres en fonction de leur emplacement

Nous distinguerons : les terrains non cultivés, les terrains parfois cultivés et les terrains généralement cultivés.

a) Les terrains non cultivés

Par les Oubis ne sont pas cultivés les lieux occupés par les immigrants, les sols appauvris tout près du village, résultat d'une exploitation trop intensive, les bas fonds très humides et les sols sableux.

b) Les terrains parfois cultivés

Ils se répartissent selon une bande autour du village. Ce sont les friches d'âges variés. Les avantages et les inconvénients d'un nouveau défrichement se compensent. Certes, le sol offre des conditions défavorables : ni sa fertilité, ni sa structure n'ont eu le temps de se régénérer. L'apparition immédiate de nombreuses adventices après le défrichement entraîne de plus une gêne importante. Mais, face à ces inconvénients, il faut souligner un certain nombre d'avantages non négligeables : la proximité du champ du village qui réduit le temps de marche et facilite le transport de la récolte : la végétation d'une friche toute récente - brousse secondaire dense et basse - qui donne peu de travail lors du défrichement peu coûteux de ce fait. Sur ces parcelles on trouve presque exclusivement des plantes vivrières.

Les terrains bas sont également peu utilisés, quelle que soit leur distance du village. Ils ne portent jamais de cultures de cacao ni de café, mais parfois une plantation de riz.

c) Les terrains généralement cultivés

En dehors de la bande autour du village on trouve :
 - les terrains qui sont choisis sur des parcelles de forêt secondaire. Cette forêt de 10-15 ans n'est exploitée que rarement pour des cultures commerciales, mais elle l'est surtout pour les cultures vivrières traditionnelles.

- les terrains qui sont choisis sur des parcelles de "forêt noire" * dont le sol est argileux. Le travail d'abattage a été réduit du fait du passage des forestiers dont la végétation porte encore la marque. Ceux-ci, et les terrains sélectionnés par des organismes comme l'ARSO et la SATMACI **, selon les résultats d'analyse pédologiques, sont les plus favorables pour les cultures industrielles. Ordinairement ils se trouvent entre 2 et 4 km du village.

2. LE DEFRICHEMENT

Les traitements d'une "forêt noire" et d'une brousse secondaire diffèrent sur les points suivants :

- la date pour commencer le défrichage
- l'outillage
- le temps de séchage
- la durée du travail.

2.1. Le défrichage de la "forêt noire" (gbanro)

Aux mois de décembre et janvier on coupe avec une machette légère le sous-bois : les lianes, les Zingiberacées et tous les troncs d'un diamètre inférieur à 6 cm. Les bois se dessèchent pendant un mois. Ensuite, aux mois de janvier et février avec une machette plus lourde les troncs d'un diamètre inférieur à 10-15 cm sont abattus. Puis tous sont coupés en morceaux et on les laisse sécher pendant quelques semaines. Les plus grands arbres sont coupés avec une hache ou une tronçonneuse *** (photo 1). Le dessèchement complet des plus grands arbres n'est pas obligatoire et la période pour les sécher n'est pas limitée.

* Ce terme est l'expression française utilisée par les paysans Oubis pour désigner la forêt jamais défrichée de mémoire d'homme.

** A.R.S.O. : Autorité pour l'Aménagement de la Région du Sud-Ouest.
S.A.T.M.A.C.I. : Société d'Assistance Technique pour la Modernisation de l'Agriculture en Côte d'Ivoire.

*** Au village, il y en avait une et quelques-uns profitaient de son usage.

Travail	Outil	Jours*
couper le sous-bois et le petit bois	machette légère	7-12
couper le moyen bois (l'abattis et le découpage)	machette lourde	7-12
couper le gros bois	hâche	
l'abattis		6-12
le découpage		6-12
TOTAL		26-48
couper le gros bois (l'abattis et découpage)	tronçonneuse	1/2

* par hectare et par personne

2.2. Le défrichement de la brousse secondaire (gbahoi) et du bois à Marantacées** (gbarou)

Aux mois de janvier et février on coupe avec une machette légère le tout petit sous-bois. Après quelques jours ce qui reste est abattu. Les tiges, les Zingiberacées et les Marantacées se dessèchent en 4-5 jours de même que les petits troncs coupés plus tard. Il faut veiller à ce que la durée du séchage ne dépasse pas 15 jours parce que l'attaque par les insectes fait pourrir les matériaux végétaux à tel point qu'un brûlis simple devient impossible.

Travail	Outil	Jours*
couper les matériaux herbacés	machette légère	7-14
couper le reste	machette légère ou lourde	2
TOTAL		9-16

* par hectare et par personne

** un fourré très dense et impénétrable de tiges de Marantacées s'élevant jusqu'à 2,50m environ.

2.3. "Le bois que la hâche n'aime pas"

Le nombre des arbres épargnés au champ dépend de la force de l'homme et de la qualité particulière d'un arbre. Parmi eux on trouve les arbres cultivés lors d'un stade antérieur de culture (les palmiers à huile notamment) et les arbres donnant des produits utilisables. On laisse quelques arbres d'ombrage destinés à protéger les travailleurs des ardeurs du soleil. Les perturbations qu'un arbre risque de causer à la plantation et le labeur de l'abattis se compensent. Les facteurs à considérer sont : la grandeur des feuilles, la hauteur des cimes, la dureté du bois, la circonférence du tronc et la présence du suc résineux dans le tronc, lequel rend l'abattis très difficile.

2.4. La jachère

La plupart des gens considèrent qu'une période de jachère de 8 ans est le minimum. Pour faire un champ vivrier, ils défrichent de préférence des végétations secondaires de 15 à 20 ans.

Souvent après avoir défriché 2 ou 3 fois consécutivement la "forêt noire", l'homme, fatigué, nettoie l'année suivante un recrû assez jeune (3-5 ans). Il arrive également que l'on revienne après 4 ans sur une parcelle lorsque la récolte du riz a été spécialement abondante.

2.5. La taille et la mise en place

La superficie d'un champ vivrier ne dépasse pas deux hectares. Généralement on ne défriche pas une parcelle voisine d'une parcelle précédemment cultivée. Cependant pour les champs futurs de café et cacao, on a pris l'habitude de défricher chaque année les parcelles adjacentes. Le cultivateur moyen ne défriche que 1 à 2 hectares annuellement, surface qui correspond à ce qu'une femme peut cultiver (voir annexe 1 : calendriers des défrichements).

2.6. Qui fait le défrichement ?

Ce sont des hommes en général qui défrichent, bien qu'on voit souvent une femme en train de manier la machette pour abattre le bois ou le couper en pièces. Seul un besoin urgent fait employer de la main d'oeuvre qui est payée 6000 FCFA pour couper les arbustes et les petits arbres pour un hectare, puis six mille autres francs pour abattre et découper le reste. La main d'oeuvre est presque toujours nourrie.

3. LE BRULIS

En mars, pour quelques-uns en avril, il est temps de brûler son champ. C'est un travail uniquement d'homme qui ne prend que quelques heures.

3.1. La méthode

Tous les matériaux végétaux restent là où ils ont été coupés. En général on brûle une fois entre 2 et 3 heures de l'après-midi, puisqu'il y a du vent. Des flèches de "bambous", qui sont en fait des rachis fendus de Raphia, de 2 mètres de long servent de torches. On allume le feu, grâce à ces torches, touchant le matériel sec environ tous les 5 mètres, selon des lignes espacées de 2 à 3 mètres. On travaille avec le vent de dos. Si le brûlis est insuffisant, il est répété. On rassemble le bois, on le découpe plus nettement, puis en l'empile et le brûle à nouveau (photo 2).

3.2. L'entassement

La différence importante entre une "forêt noire" abattue et séchée et une "brousse secondaire" défrichée concerne l'entassement des débris végétaux. Les tiges, feuilles et troncs de petite taille coupés en premier lieu constituent la couche inférieure la plus sèche. Les bois plus grossiers, en position supérieure peuvent ne pas être secs ; le feu prendra tout de même par la couche inférieure.

Avec une "brousse secondaire" la différence entre des strates végétales fines et grossières respectivement très sèches et moins sèches n'est pas prononcée, donc tous les matériaux sont de la même épaisseur et ont séché dans le même temps (photo 3).

3.3. Le traitement spécial des Raphia

On allume les arbres qui restent sur pied. Après le brûlis les palmiers sont découpés et les feuilles plus ou moins brûlées sont dispersées sur le champ. Un deuxième brûlis est alors réalisé qui élimine tous les déchets végétaux. Les Raphia contiennent beaucoup de sel et, si toute la cendre reste sur place, le riz ny poussera pas bien.

4. LES SEMAILLES ET LES PLANTATIONS

Au champ le travail des femmes commence. Les activités de semer et planter dominent une grande partie de la saison des pluies : la période mars - mi-juillet. Premièrement elles sèment les plantes alimentaires graminées, c'est-à-dire le riz et le

maïs. Au milieu de la saison des pluies, elles mettent en place les plantes amylacées tubériformes : le manioc et le taro. Les deux groupes culturaux sont accompagnés par les plantes légumières et les plantes d'importance secondaire. Les cultures commerciales - la café et le cacao - sont interplantées en juin-juillet.

4.1. Les graminées alimentaires

On peut semer le jour suivant le brûlis. Les femmes commencent généralement avant le 3ème jour mais toujours après une pluie : un sol sec, trop peu collant, ne couvrirait pas suffisamment les semences pour les mettre à l'abri des animaux.

4.1.1. Le maïs

C'est une plante que l'on sème juste avant le riz, deux graines par trou. La terre est creusée tous les 2 mètres. On ne met pas beaucoup de graines, 2-3 poignées par champ, ou un grain pour une poignée de riz. Le maïs est semé en premier parce que ses graines tolèrent une température plus élevée que celles du riz et, comme il donne ses fruits après 2 1/2- 3 mois, il constitue la première récolte de la nouvelle saison, alternative intéressante si l'on est contraint de manger du manioc ou du riz payés cher. Puis, quand le riz est mûr, on le mange et on laisse le reste du maïs sur le champ pour ceux qui en ont envie.

4.1.2. Le riz

Les bons mois pour semer le riz sont mars, avril, jusqu'à la mi-mai. La plupart des champs s'étendent sur un versant et la femme commence à semer en bas de pente. Cet endroit, quoique bien sec à la période du brûlis, s'humidifie rapidement lors de la saison de pluies. En travaillant le long de la pente elle rencontre continuellement des zones suffisamment humides pour semer.

On sème toujours en poquet. Avec un petit grattoir, la femme creuse la terre sur une profondeur de 3 à 5 cm. Puis elle fait tomber les grains dedans, 4 à 6 par trou, les glissant entre ses doigts. Les graines sont stockées dans une coquille d'escargot. Ensuite elle les recouvre. La distance moyenne entre les trous est de 20 à 30 cm, autour d'une souche elle est un peu plus réduite (photo 4).

Une femme sème toujours plusieurs variétés, à cycle court et long dans le même champ. Ainsi la période de mûrissement s'étage-t-elle entre 3-4 mois. Les variétés utilisées sont telles que durant la période de mûrissement la récolte atteint un maximum tous les quinze jours.

Très souvent les grains de riz et de gombo sont mélangés. Plus rarement le riz et le maïs sont mis ensemble. Une partie de la récolte de l'année précédente est gardée comme semence (Quarante kilogrammes de semence par hectare suffisent).

La durée du semis se prolonge d'autant plus que les bois ont mal brûlé.

Travail	Méthode	Jours [*]
semis le riz et le maïs (champ très propre à assez propre)	poquet	6-14
semis le riz et le maïs (champ mal brûlé)	poquet	jusque 24

* par hectare et par personne

4.2. Les plantes alimentaires tubérisiformes

Ce sont typiquement des cultures qui font la soudure entre une récolte du riz insuffisante et la récolte suivante.

4.2.1. Le manioc

On plante les boutures au milieu de riz en juin-juillet au cours d'un sarclage ou bien à la récolte du riz. Avec un riz précoce on peut planter les boutures en mai (un riz tardif serait alors étouffé).

Pour les boutures on utilise des tiges de 2 cm de diamètre et de 20 cm de longueur que l'on a laissé quelque temps sur le sol. Pour la plantation on nettoie un endroit rond de 0,5 m de diamètre en creusant la terre peu profondément. Deux ou trois boutures sont placées en dedans, parallèlement et elles sont légèrement recouvertes de terre. On maintient une distance de 2 mètres entre les pieds, car pour récolter les tubercules il faut pouvoir creuser la terre en détériorant le moins possible les autres cultures. Souvent le manioc est distribué selon un cercle irrégulier autour du campement*. On n'en cultive pas beaucoup car les animaux en sont friands et en prélèvent une part importante.

Le manioc n'est pas gêné par la présence des mauvaises herbes. Pourtant on les enlève de temps à autres car un champ propre attire moins les rongeurs en particulier l'agouti.

On n'est pas tenu à faire une parcelle de manioc chaque année sur le nouveau champ. Souvent une plantation répétée sur un champ ancien est préférable. On dit : "Une terre affamée donne le manioc doux, dont nous apprécions le goût".

4.2.2. Le taro et la patate douce

Des petits tubercules de taro sont mis en juin-juillet, sans buttes, et forment des ilots dans le riz.

* case provisoire avec grenier près d'un champ éloigné du village.

La patate douce couvre des petites surfaces séparées près du campement. Pour la plantation qui est effectuée par bouturage de fragments de tige; il n'y a pas une période fixe. On mélange la culture parfois avec le manioc, mais plus souvent elle pousse seule.

4.3. Les cultures secondaires

Elles se situent là où elles peuvent être gardées, entretenues et récoltées aisément. Les cultures sont concentrées sur des endroits fréquentés comme aux bords des sentiers et près du campement. Leur nombre et leur abondance dépendent de la volonté de la femme. Les plantes ne couvrent pas de grandes surfaces et les gens les cultivent en fonction de leur consommation propre.

Nom	Culture	Période	Présence sur les parcelles	Densité sur les parcelles
ananas (1)	plantation des rejets	mars-juillet	fréquente	moyenne
arachide (2)	semis direct	mai-juin	très rare	faible
aubergine	semis direct rarement repiquage	mars- mi-mai	très fréquente	moyenne
banane (3)	plantation des rejets	mai-juin	très fréquente	forte
canne à sucre	plantation des tiges	mars-juillet	rare	faible
courge (4)	semis direct	mai-juillet	fréquente	moyenne
gombo	semis direct	mars - mi-mai	très fréquente	moyenne
haricot	semis direct	mai-juillet	très rare	faible
igname (5)	plantation des tubercules	mars - mi-mai	très rare	faible
palmier à huile	semis direct	mars-juillet	très fréquente	moyenne
papaye (6)	semis direct	toute l'année	fréquente	faible
piment (7)	semis direct	mai-juillet	très fréquente	forte
sésame semis	semis direct	mars - mi-mai	très rare	faible
tabac (8)	repiquage des plantules de 3 cm	mars - mi-mai	très fréquente	forte

- (1) On les trouve aussi parmi les recrûs au niveau d'anciens sentiers
- (2) On sème dans un petit endroit réservé au milieu du riz, ou sur quelques mètres carrés de recrû nettoyés
- (3) On plante parmi le riz au mois de mars-avril en cas de semis-serré. On fait un trou tel qu'après rebouchage, le collet* se trouve à 5-10 cm au-dessous de la surface du sol. Il y a en moyenne 60 pieds par champ vivrier, dont la mise en place prend de 2 à 4 jours. La distribution dans le champ dépend des autres cultures. Si c'est un champ uniquement vivrier, les bananiers sont fortement concentrés autour du campement et près des sentiers, si c'est un futur champ de cultures commerciales, ils sont plantés sur toute la surface du champ

* zone de jonction de la tige et de la racine.

- (4) La courge est en culture isolée près du campement
- (5) La culture est à la façon des baoulés, en buttes ameublées. On choisit, de préférence des sols sableux à proximité d'une souche pour que l'igname puisse y grimper
- (6) Les fruits sont vidés de leurs grains près des maisons lors de leur consommation et germent là
- (7) les piments sauvages qui apparaissent spontanément et qui sont épargnés se distinguent à peine des variétés cultivées
- (8) les sites définitivement choisis pour les pieds de tabac sont des endroits particulièrement bien brûlés et riches en cendres.

4.4. Les cultures commerciales

Avec la vulgarisation des nouvelles variétés sélectionnées toutes appelées "Cacao du Ghana", le cacaoyer est devenu plus populaire que le caféier. Son avantage sur le caféier est de nécessiter moins de travail après quelques années. Ses avantages sur les variétés anciennes sont : la première récolte après 21 mois, 4 mois de pépinière y compris, au lieu de 3 ans. Le cacaoyer d'avant portait au cours des années ses fruits de plus en plus en haut, par contre le "Cacao du Ghana" porte les cabosses* toujours plus bas. Autrefois la quantité des exploitations de caféiers surpassait celles de cacaoyers en raison de la précocité de sa première récolte.

Pour ceux qui ne disposent pas des produits de la SATMACI quelques-uns sèment directement au champ, sans pépinière. Leur nombre diminue car la méthode est déconseillée dans son ensemble, particulièrement parce que les animaux mangent la plupart des grains. Quelques autres cherchent des plantes à repiquer dans des germinations apparues sous leur plantation adulte. Ils font du café ou du cacao en fonction des stocks de plants disponibles.

La majorité des planteurs plantent (ou sèment) en juin-juillet, dans le riz au cours de la récolte. Ceux qui sèment disent : "Quand le riz mûrit, les gouttes de la pluie en glissant des épis, arroseront les plantules". Cependant les conseils (pour le cacao) de la SATMACI sont généralement suivis. C'est-à-dire : semis en pépinière en décembre-janvier et plantation sur le champ en juin (ANNEXE 2).

Les femmes ne participent guère aux travaux concernant les cultures industrielles.

4.4.1. Le cacao interplanté

La SATMACI préconise une plantation en ligne avec des bananiers ou bien des bandes d'un ombrage léger de recrû naturel. Elle déconseille la plantation de manioc dedans. Les Oubis cependant continuent à mélanger le manioc en quantité variable

* fruits du cacaoyer

Sous l'influence de la SATMACI et parce qu'ils l'observent chez les cultivateurs voisins, ils adoptent un compromis et maintiennent une certaine distance (2 mètres et plus) entre les pieds de manioc et de cacaoyer. En effet l'action du manioc sur le cacao est défavorable : la récolte des tubercules endommage les racines des cacaoyers voisins, de plus le manioc épuise la terre, ce caractère étant attribué également aux bananiers.

Travail	Outil	Jours*
trouaison** et plantation 100-120 trous par jour	petite bêche	12-13
semis direct	en poquet	2

* par hectare et par personne

** La SATMACI recommande de creuser des trous cubiques (40 cm x 40 cm x 40 cm) pour l'implantation des jeunes cacaoyers provenant des pépinières. Cette opération agricole est couramment appelée "trouaison".

5. L'ENTRETIEN

Au dire des planteurs : "Autrefois la "forêt noire" ne donnait pas de mauvaises herbes et durant la culture du riz, le champ restait suffisamment propre. Seul un recru cultivé à nouveau obligeait à nettoyer. A partir de 1975, il est devenu nécessaire de desherber le champ même s'il s'agit d'une "forêt noire" défrichée". On attribue ces faits à la circulation élevée. De nombreuses herbes de bord de piste sont venues du nord. Ce sont des plantes adaptées aux sols compacts et aux densités végétales élevées. Ayant des fruits et graines tenaces, elles suivent les pistes et pénètrent jusqu'aux champs éloignés de plusieurs centaines de mètres.

5.1. Cultures vivrières

Desherber le champ de riz, c'est le travail des femmes. Les herbes les plus gênantes sont enlevées quand le riz a une hauteur de 20 cm. Les femmes arrachent ces mauvaises herbes et les jettent dans la brousse avoisinante. Comme espèces particulièrement nuisibles pour le riz, on trouve : *Scleria boivinii* Steud., Cyperaceae ; *Triumpetta rhomboidea* Jacq., Tiliaceae ; *Alchornea cordifolia* (Schum & Thonn), Euphorbiaceae ; *Trema guineensis* (Schum & Thonn), Ulmaceae ; *Desmonium adscendens* (Sw), Papilionaceae ; *Paspalum conjugatum* Berg., Graminae ; *Setaria chevalieri* Stapf., Graminea.

La femme nettoie son champ de riz, ou les autres cultures, si elle le juge bon.

Travail	Jours [*]
desherber le champ de riz (selon la durée de la friche)	12-18

* par hectare et par personne

5.2. Cultures industrielles

Dans une plantation adulte l'ombrage du sol par les cacaoyers élimine normalement toute végétation adventice. Jusqu'à la troisième année - c'est à dire avant que les feuillages se touchent et que les grandes feuilles tombent - il faut sarcler régulièrement. Le caféier ayant un habitat plus héliophile nécessite un nettoyage continu. C'est seulement pendant les premières années que le travail pour le cacao est aussi dur que celui du café, ensuite le cacao devient une culture moins pre-nante.

La SATMACI conseille de nettoyer trois fois par an. Actuellement la plupart des planteurs desherbent le champ de café une fois par an, en juin, juste avant la récolte. Le nombre moyen de sarclages dans le cacao est de deux fois par an. Une fréquence de trois est rare, (conseils de la SATMACI, annexe 2).

L'ombrage que fournissent les plantes vivrières réduit le travail de desherbage. Parfois on met la paille du riz autour des pieds de cacaoyer pour empêcher les mauvaises herbes de pousser.

On n'emploie pas de main d'oeuvre. Les exploitations encadrées par la SATMACI utilisent des engrais et des produits phytosanitaires.

Ce sont les hommes qui nettoient ; les femmes y travaillent volontiers.

Travail	Outil	Jours [*]
sarcler un champ de café (on travaille en recueillant une partie de la récolte)	machette	25-30
sarcler un champ de cacao 3 mois après repiquage	machette	2
6 mois après repiquage	machette	12-18
Total, première année		14-20

* par hectare et par personne

6. LA RECOLTE

6.1. Les cultures vivrières

6.1.1. Le riz

Les femmes sont responsables de la récolte et elles font l'essentiel du travail. Parfois il leur faut l'assistance des hommes puisqu'on doit faire vite pour empêcher la pourriture des grains sur pied. Les conditions prises pour avoir une période de mûrissement prolongée - durant les mois de juin, juillet et août - ainsi qu'un nombre de bras suffisant tendent à éviter le gâchis d'une partie de la récolte.

Les femmes récoltent le riz épis par épis et pour chaque poignée pleine, elles les attachent, puis les posent sur du bois mort où elles recueillent les bottes à la fin de la journée. Elles les déposent au grenier. En récoltant, elles renversent les tiges d'un coup de pied pour favoriser la repousse, qui sera récoltée en novembre, si elle prend bien et si le besoin s'en fait sentir.

L'estimation quantitative de la récolte comporte des problèmes puisque la seule mesure est la vente de la récolte, et que traditionnellement on ne vend pas ou peu de riz. Alors nous citerons :

"Une maison de réserve remplie, ça suffit"

"Le grenier* étant plein, la récolte est achevée, bien qu'il reste encore du riz au champ. C'est cadeau pour les animaux"

"Deux greniers pleins sont assez. Un grenier contient une tonne environ"

"Si la terre a très bien donné en remplissant trois greniers, l'année prochaine on se reposera"

"Bonne récolte : deux tonnes par hectare. On n'en vend pas"

"D'une récolte abondante, on emporte 20-30 kilogrammes au marché de Tai"

"Une tonne par hectare, c'est bien. Autrefois, ayant fait un champ dans la forêt noire, la récolte était plus importante, il me semble. Maintenant je ne défriche que la forêt secondaire jeune"

Travail	Outil	Jours*
couper le riz		50-70

* par hectare et par personne

* Les greniers oubis sont construits de la même façon et contiennent un volume identique.

6.1.2. Le manioc

Une nourriture considérée comme inférieure à tel point qu'on préfère souvent acheter du riz ou manger les réserves de semences. Sinon on prélève les tubercules selon les besoins, un type de récolte qui rend toute quantification impossible. On peut prélever les tubercules entre 3 et 10 mois après la plantation.

6.1.3. Les cultures secondaires

Les piments pilés sont utilisés abondamment dans la sauce. Les fruits verts sont plus appréciés que les rouges. Les fruits de gombo, les aubergines et la courge sont utilisés pour la sauce. Les graines d'arachide grillées ou vertes sont consommées comme friandise ou bien elles sont pilées pour préparer la sauce. La banane à dessert est une friandise ; avec la banane plantain les femmes font des "gâteau". La banane est pilée avec un peu de farine ou du riz cru, puis elle est frite dans l'huile de palme. Un régime du palmier à huile est prélevé le jour où on en a besoin. L'emploi des fruits mûrs : on mange la pulpe verte ou grillée comme friandise. Ceux qui ont les dents solides mangent aussi la noix très huileuse. En les pilant, les femmes extraient l'huile. Avec les débris fibreux elles allument le feu.

La cueillette des feuilles de tabac a lieu au fur et à mesure de la maturité. Elle est suivie par un traitement local : on confectionne des tresses avec les feuilles partiellement séchées et on continue le séchage. Pour l'utilisation on rompt un morceau de la tresse qu'on met à chauffer dans une boîte de conserve avec un peu d'eau. On peut ensuite déguster le jus refroidi.

6.2. Les cultures industrielles

6.2.1. Le cacao

Pourvu qu'ils soient bien entretenus, les cacaoyers des nouvelles variétés de I.F.C.C. vulgarisées par la SATMACI produisent après 17-18 mois, (sans compter les 4 mois de pépinière). La récolte commence en juin et dure jusqu'au début janvier. Les hommes enlèvent les cabosses, mais le ramassage, le transport et la casse des cabosses au champ sont des travaux effectués par tout le monde.

Les exploitations des nouvelles variétés ne sont pas encore en pleine production une estimation générale de leur rendement n'est pas encore possible. Les plantations mal entretenues produisent 100 à 200 kg/ha par an. Les exploitations contrôlées régulièrement par le conseiller de la SATMACI peuvent donner 1000 kg/ha par an.

Durée du travail : pour le cacao, les chiffres sont ceux d'une plantation semée en 1973 avec des variétés anciennes et dont l'entretien est supérieur à la moyenne.

Travail	Jours*
récolte des cabosses : août	6
septembre	12
octobre	12
novembre-décembre	1-3
traitements des cabosses et des grains	18
TOTAL	59-62

* par hectare et par personne

6.2.2. Le café

Il existe 3 ou 4 variétés courantes de café, toutes ayant une seule récolte annuelle. Une de celles qui donnent très vite - 2 ans après la mise en place - a une récolte coïncidant avec celle du riz. Une autre est plus tardive.

Des plantations adultes mal entretenues ont donné en 1978 de 20 à 200 kg/ha, tandis qu'une vieille plantation a produit 880 kg/ha. Des plantations jeunes et bien entretenues donnent 100 à 150 kg/ha comme première récolte et 200-250 kg/ha l'année suivante. La troisième récolte atteint 400 kg/ha et ensuite la production annuelle peut se stabiliser au niveau de 1 tonne/ha.

7. LES SUCCESSIONS CULTURALES

Les tableaux suivants donnent les variantes importantes de succession et de rotation des cultures principales qui occupent le même champ au cours de plusieurs années.

Le système traditionnel : une année de culture suivie d'une longue jachère s'est maintenue inchangée pendant des centaines d'années, assurant ainsi la subsistance des Oubis. Sur les figures 1,-6 la période de culture des cycles est schématisée. Pour la fig. 2 comparer 4.2.1. sur la culture répétée de manioc et pour la fig.3 voir 2.4. sur la durée d'une jachère.

L'introduction des cultures commerciales de cacao et de café, cultures pérennes, met fin à la culture itinérante, élément capital du cycle traditionnel. Au champ les cultures industrielles succèdent et coïncident avec les cultures vivrières (cf. les schémas des fig. 4, 5 et 6). La superposition des deux

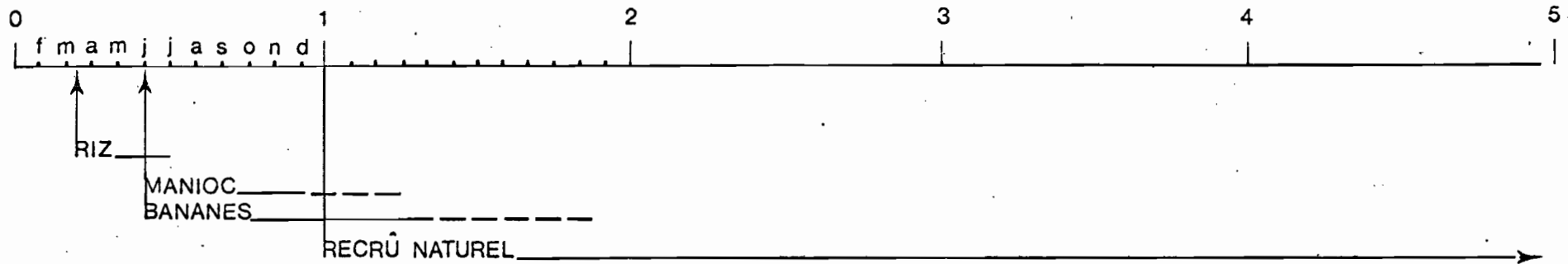


fig.1:

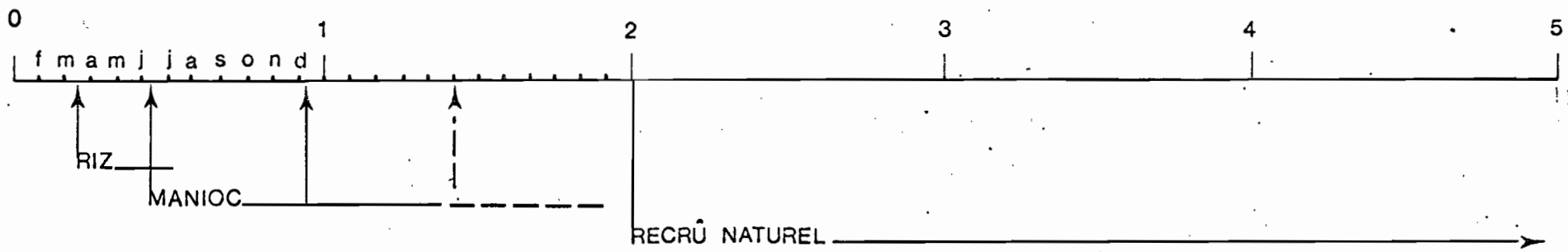


fig.2

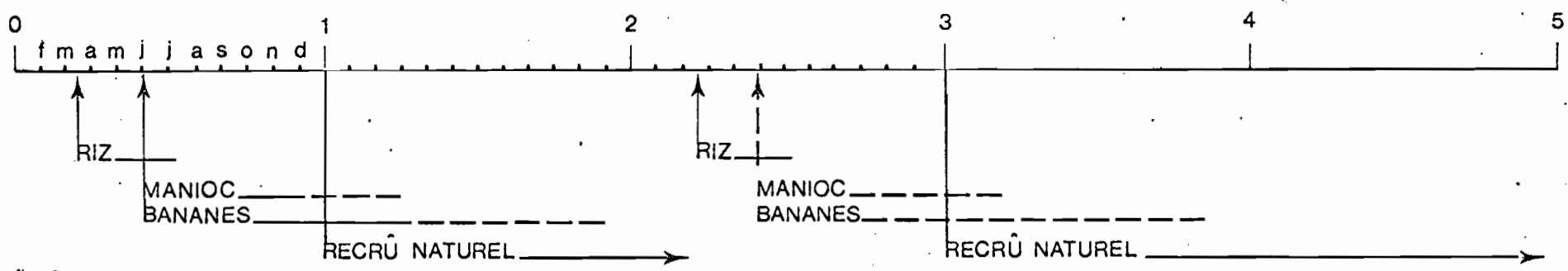


fig. 3

fig.1: Oubi. Aspect général. fig.2: Oubi. Culture prolongée avec rotation normale. fig.3 Oubi. Rotation normale après une rotation réduite.

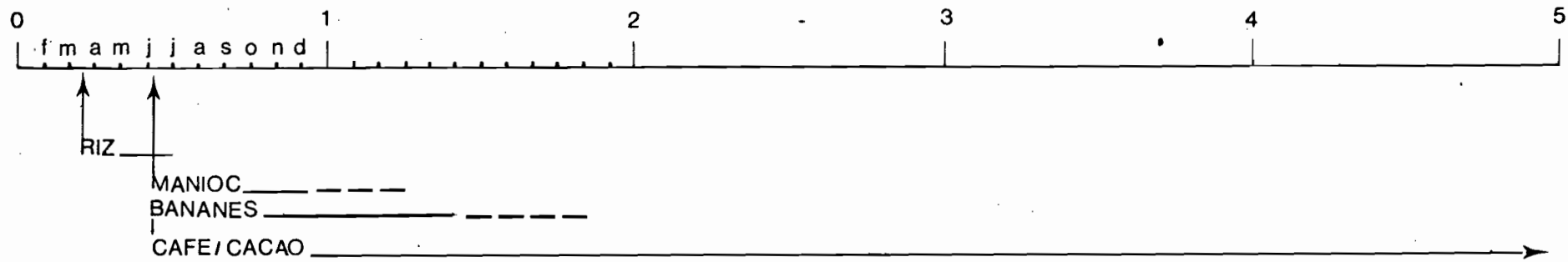


fig.4

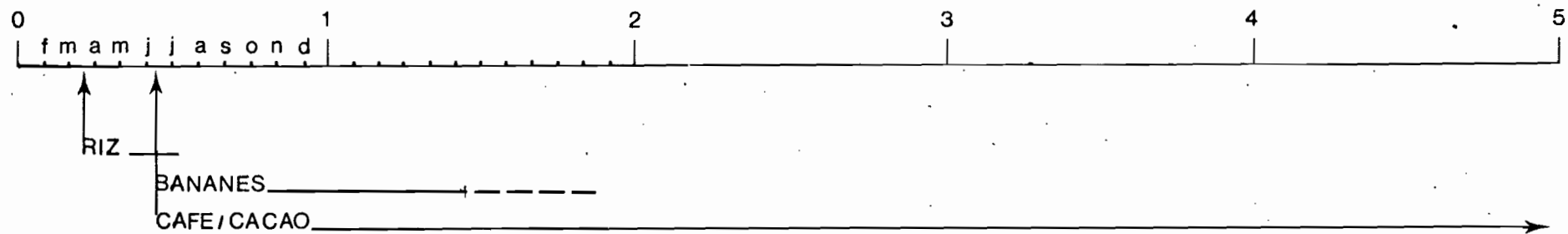


fig.5

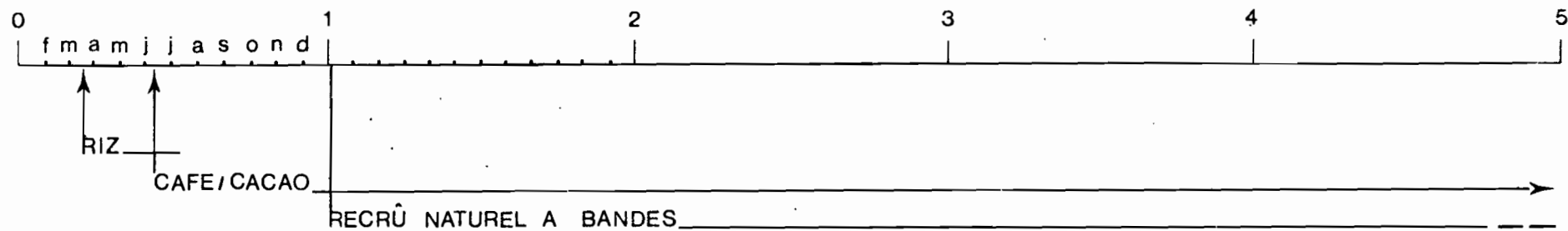


fig.6

fig.4 Oubi. Aspect général. fig.5 + fig.6⁹ Oubi. Successions préconisées par la S.A.T.M.A.C.I.

groupes de cultures, cultures vivrières et cultures de rente est faible au niveau de l'occupation du champ.

La rotation des cultures vivrières d'antan avec leur jachère peut se continuer en marge d'un système de culture permanente.

II^{ème} PARTIE

LES BAULÉS IMMIGRÉS

PROLOGUE

L'extension des plantations baoulés durant la dernière décennie est remarquable (Tableaux 7 et 8).

Les baoulés viennent du centre de la Côte d'Ivoire, pays plus sec que le sud-ouest, amenant et exécutant leur propre système de production. Les différences entre les agricultures apparaissent nettement quand on voit côte à côte champs indigènes et champs baoulés.

LE SYSTÈME CULTURAL DES BAULÉS IMMIGRÉS

1. LE CHOIX D'UN TERRAIN

Les facteurs qui déterminent le choix annuel d'un terrain par le cultivateur baoulé et qui en fixent sa surface annuelle sont (sans considérer les données familiales) : premièrement la surface de la "forêt noire" qui lui est donnée par les Oubis et, deuxièmement la disponibilité de la main d'oeuvre. Dans un premier temps les Oubis donnaient un ou deux kilomètres carrés aux baoulés immigrés s'ils désiraient une telle surface. Maintenant les parcelles se limitent à deux ou trois hectares de "forêt noire" par famille.

Dans cette marge de choix restreinte, il faut aussi éliminer les sols marécageux ou caillouteux.

2. LE DEFRICHEMENT ET LE BRULIS

Seuls les hommes défrichent.

Pour la "forêt noire" : En janvier, les petits arbustes du sous-bois sont coupés, puis en février les arbres plus gros sont abattus.

Pour les "brousses secondaires" on coupe en février mars le défrichement ne durant que quelques jours comme les Oubis.

Les baoulés brûlent leurs parcelles en deux fois.

. 1er brûlis a lieu en mars-avril. Ils brûlent alors comme les Oubis.

. 2ème brûlis. Il n'est pas effectué sur toute la surface du champ comme il manque les combustibles suffisants et parce que souvent le champ est déjà planté partiellement. Après avoir découpé les débris végétaux qui n'ont pas brûlé la première fois et les avoir entassés en tas de ± 70 cm autour un pied des arbres en place, le cultivateur y met le feu. Après ces deux brûlis le champ est bien nettoyé et régulièrement coloré par les cendres éparpillées (photos 9 et 10).

2.1. Les arbres laissés en place.

Les baoulés, dont les terrains défrichés deviennent presque uniquement des champs de cultures pérennes, coupent autant de gros arbres que les Oubis. La plupart des arbres laissés en place mourront lors du deuxième brûlis. Quelques uns sont éliminés après quelques années. Ils sont abattus ou tués sur pied ("boucles").

Bien qu'ils sachent que ces arbres morts sur pied tomberont au cours des deux-trois ans à venir, en causant des dégâts à la plantation, ils ne les enlèvent pas au moment du défrichement car ils considèrent que le bois en décomposition constituera, après la chute des arbres, un apport en éléments organiques important.

Travail	Outil	Jours*
défricher une "forêt noire"		
couper le sous-bois	machette	4
abattre les gros arbres	hâche	20
découper, entasser	machette	6
TOTAL		30
couper une "brousse secondaire"	machette	12-18

* par personne et par hectare

3. LES SEMAILLES ET LES PLANTATIONS

3.1. Les cultures vivrières

Au contraire des Oubis, la nourriture principale des baoulés est assurée par les plantes alimentaires tubériformes, tandis que le rôle des graminées alimentaires est moins marqué.

3.1.1. L'igname

Il faut d'abord que le sol soit très bien nettoyé. Une butte de terre meuble est élaborée en 20 ou 30 secondes occupant une surface d'un mètre carré. Les buttes sont juxtaposées formant un damier. On fait plusieurs groupes de 20-40 buttes éparpillées dans le champ (photo 11). Ensuite un morceau de tubercule hémicylindrique de 10 cm de long (semenceau) est planté à 5 cm au-dessous du sommet avec le côté convexe vers le bas. On met de la litière au sommet de la butte. Puis un bâton est planté au milieu de 4 buttes pour que l'igname puisse y grimper. Ces différents travaux sont effectués par les hommes.

Fig. 7

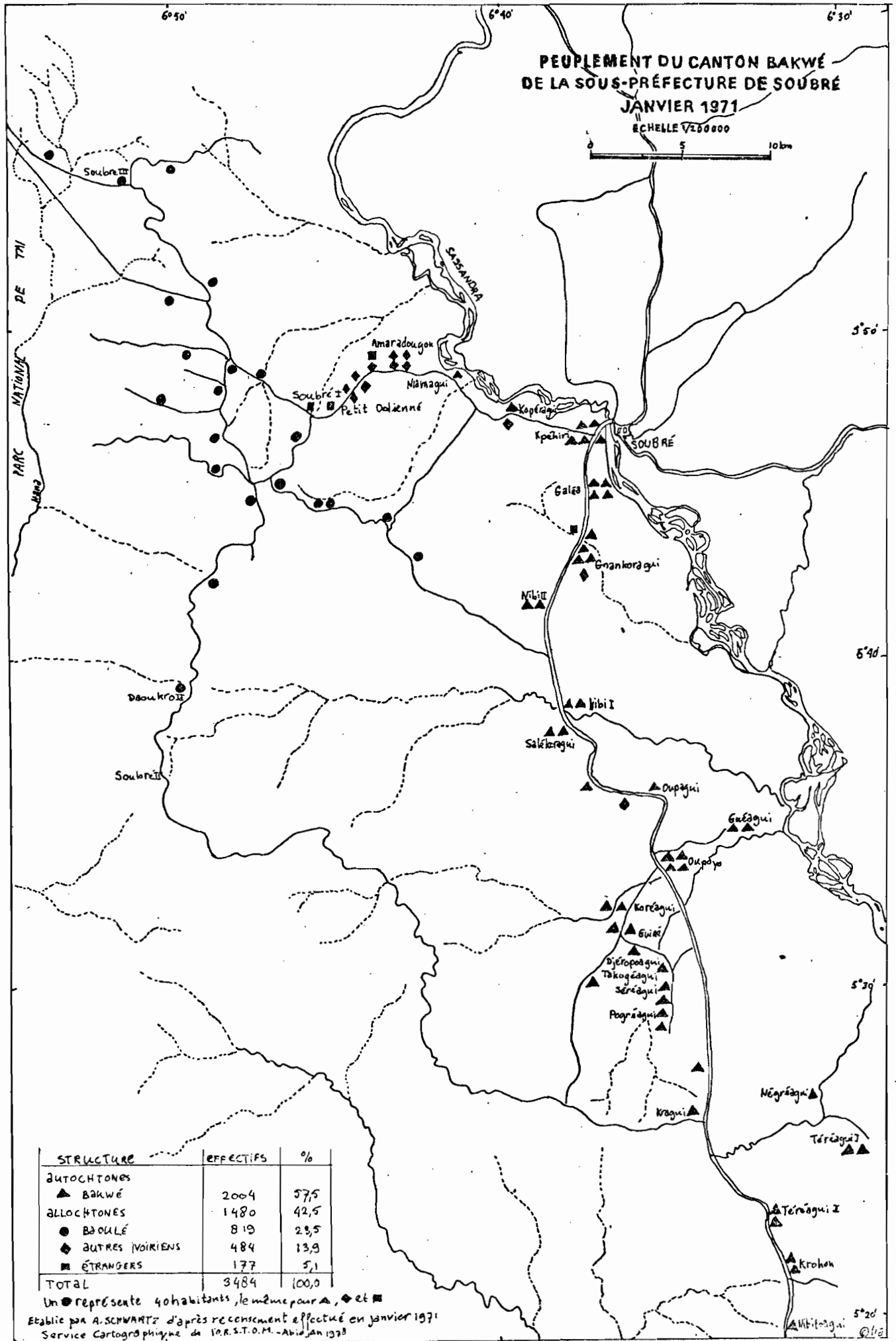
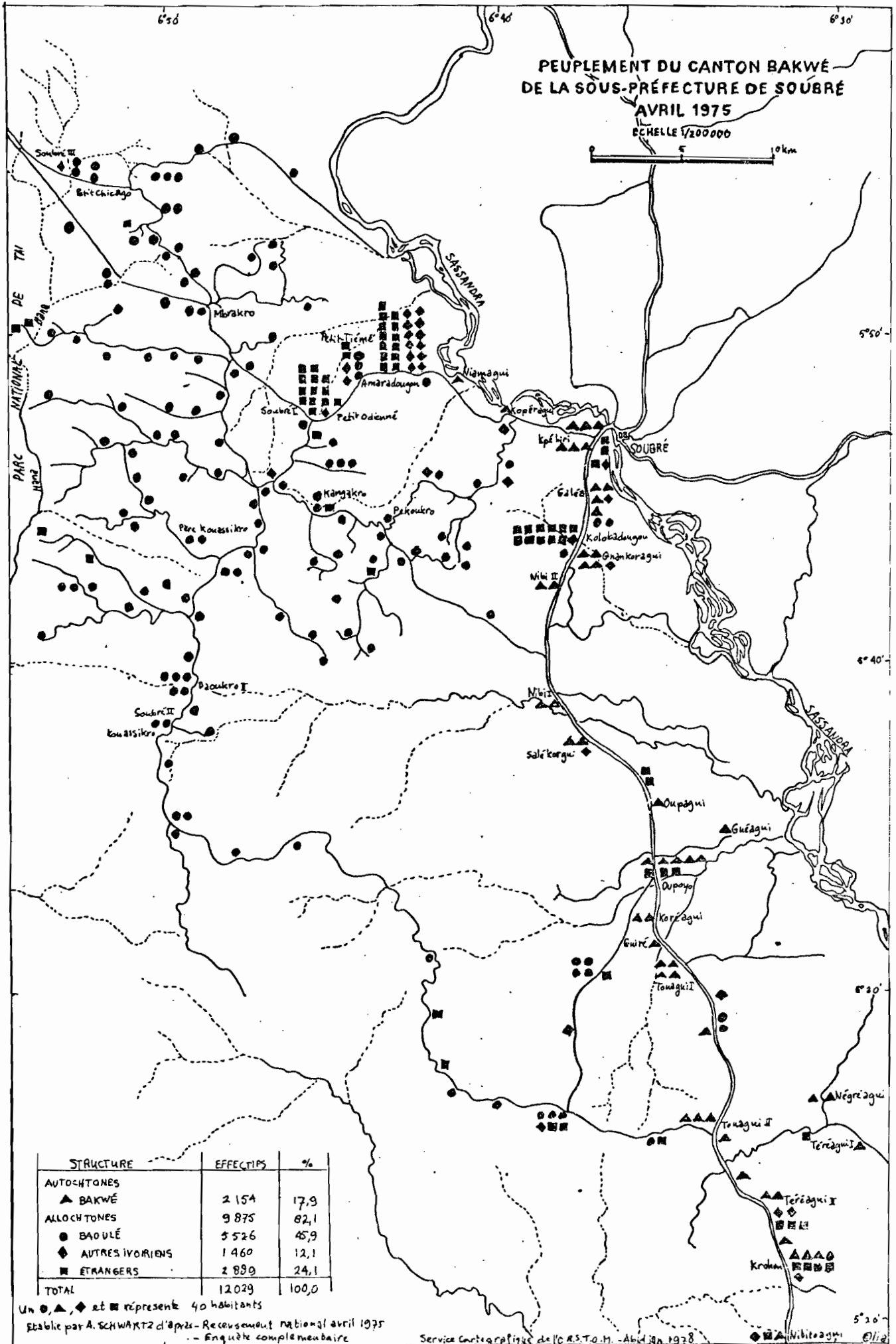


Fig 8



Comme matériaux à planter les tubercules de *Dioscorea cayenensis* variété "Lokpa" et ceux de *Dioscorea alata* variété "Bété-bété" sont d'un usage courant. la figure 9 montre leur calendrier cultural (photo 14).

Les tubercules de "Lopka" dont la conservation ne dépasse guère 4 mois, nécessite une culture bi-annuelle. La récolte de "Bété-Bété" peut se tenir de la même façon pendant 2 ans.

Les nouveaux-venus qui ne les produisent pas encore eux-mêmes doivent acheter les semences. Ils les cherchent chez les Baoulés locaux car les faire venir d'ailleurs coûte trop cher. Le goût de "Lokpa" est plus apprécié mais comme il est plus cher que le "Bété-bété", celui-ci est le plus souvent planté en débutant l'exploitation.

3.1.2. Le riz

Les femmes et les hommes sèment le riz à la volée. Puis, avec une houe, le sol est râclé légèrement jusqu'à ce que tous les grains soient couverts. De cette façon on remanie toute la surface du sol (photo 2).

Le semis n'a pas lieu immédiatement après le brûlis comme cela se passe toujours chez les Oubis. Des intervalles de deux mois existent. Les Baoulés sèment quand il pleut bien - en avril ou plus tard - commençant par les terrains bas et bien souvent l'ensemencement s'y arrête. On n'a pas besoin de grandes quantités de riz. Il est souvent donné aux maoneuvres, ou gardé pour la vente.

Parfois, ils sèment en septembre une variété de riz adaptée aux conditions de la petite saison des pluies.

3.1.3. Les cultures secondaires

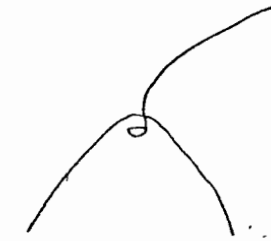
Leur culture est le travail des femmes. Elles opèrent la plantation du manioc comme les Oubis : mise en terre des boutures sans butte, puis recouvrement dans la période avril-mai-juin.

Le nombre de pieds de bananiers n'est pas élevé chez les Baoulés de cette région parce que les Oubis ne veulent pas vendre des rejets. Leur transport par camion d'une région où ils sont disponibles coûterait trop cher. Enfin leur multiplication prend du temps.

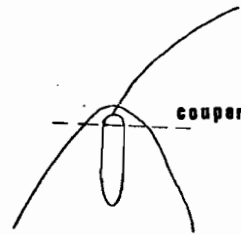
Deux, trois semaines après avoir planté les ignames, on place le taro à côté, au pied de la butte. Dans l'espace vide entre les taros et les ignames bourgeonnants on met les plantes légumières, dont le temps de mise en place correspond à celui des Oubis.

Les champs baoulés sont plus riches en plantes de cultures secondaires comme le gombo, la tomate, l'oignon, la courge, l'arachide et l'aubergine. On y trouve aussi partout les plantes à fruits : agrumes, ananas, avocatiers, anacardiés, corrossoliers, etc...

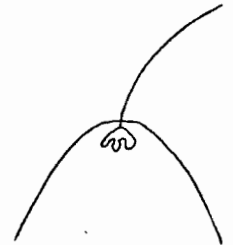
var "LOKPA" (*Dioscorea cayenensis*)



plantation mars-avril

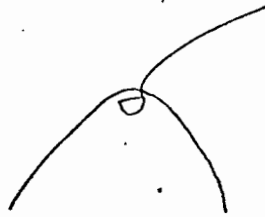


grande récolte
juillet-août-septembre
X

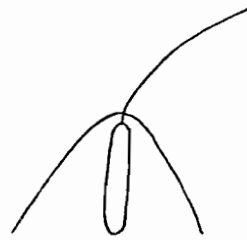


petite récolte qui sert
pour planter
octobre-novembre

var "BÉTÉ-BÉTÉ" (*Dioscorea alata*)



plantation juin



récolte décembre-janvier

figg : Les tubercules de "LOKPA" qui ne peuvent pas être conservés plus de 4 mois, sont plantés à temps, et que tout les 6 mois il y a une grande récolte.

Travail	Outil	Jours*
nettoyage, buttage et plantation d'igname	daba, machette	36-56
buttage et plantation d'igname	daba	12-28
plantation de taro		4
semis du riz à la volée	houe	4
plantation du manioc		26

* par personne et par hectare

3.2. Les cultures industrielles

La culture de cacao est devenue plus populaire que celle du café pour des raisons identiques à celles des Oubis (cf. 4.4.).

Suivant les conseils de la S.A.T.M.A.C.I. le planteur sème les cacaoyers en pépinière en décembre, ensuite il les met en place en avril ou mai. Leur hauteur se situe entre 20 et 30 cm. Les caféiers qui passent une période plus longue en pépinière sont souvent repiqués plus tard. On utilise de plus en plus les sachets en polyéthylène pour les plants offrant l'avantage d'une transplantation facile.

Comme chez les Oubis les femmes participent peu à ces travaux.

Travail	Outil	Jours*
la trouaison	petite bêche	10
la plantation (1320 plantes/ha)		4
TOTAL		14

* par personne et par hectare

3.2.1. Les cultures industrielles et vivrières mélangées

On ne pratique presque plus une plantation mixte avec le manioc en suivant le conseil de la S.A.T.M.A.C.I.. Les cultures des gros tubercules (igname, taro) s'arrête après la première saison avant la mise en place des cacaoyers et caféiers, puisque en récoltant les tubercules on peut endommager les racines des arbustes. On finit la plantation vivrière avec les plantes légumières en fin de deuxième année après la mise en place de la culture industrielle qui alors fait trop d'ombre sur le champ. Sous les cimes des cacaoyers ou des caféiers qui sont contiguës, seuls quelques pieds de piment peuvent se maintenir pendant la troisième année.

4. L'ENTRETIEN

4.1. Le champ vivrier

Tous les nettoyages sont effectués par les femmes. Pour les ignames où le sol est très propre à la plantation, un seul sarclage par période de culture suffit. Pour la variété "Lokpa" le sarclage a lieu durant la récolte ou en replantant les têtes des tubercules mères. Pour la variété "Bété-bété", on desherbe un mois avant la récolte, c'est à dire aux mois de novembre et décembre.

Au milieu du manioc, qui occupe le champ plus longtemps que l'igname et qui est cultivé sur des parcelles de jachère courte, l'incidence des mauvaises herbes est tellement forte que deux sarclages au minimum par an sont nécessaires.

4.2. Le champ de culture de rente

Les sarclages parmi les ignames durant la récolte servent à favoriser les cacaoyers et les caféiers en train de s'établir. Puis, les femmes desherbent une fois, environ 4 mois (août) après le repiquage. Les sarclages suivants sont faits par les hommes, ainsi que les traitements phytosanitaires et l'élagage.

Bien que les champs soient rarement entretenus en suivant de près les préceptes de la S.A.T.M.A.C.I. (annexe 2), ils sont en général mieux soignés et plus propres que ceux des Oubis. La majorité des planteurs baoulés desherbent en janvier et en avril, traitent avec des pesticides régulièrement et taillent les cacaoyers d'un an.

Un manoeuvre touche pour nettoyer un hectare de cacao ou de café : 6500 F.CFA avec logement et nourriture.

Travail	Outil	Jours [*]
premier nettoyage (août)	machette	14
nettoyer, deux fois par an	machette	8-12
. traitements phytosanitaires, 2 fois par an		1
tailler		2
TOTAL, pour la première année		25-29

* par personne, par hectare et par an

5. LA RECOLTE

5.1. Les cultures vivrières

La récolte d'igname se concentre sur deux périodes par an. Il y a un pic de production en décembre qui constitue la récolte saisonnière unique de variété "Bété-bété" et une autre en août, formant la récolte principale de variété "Lokpa" (fig. 9).

Comme on cultive des petits lots éparpillés dans le champ, il est difficile d'estimer le volume de la récolte en tonnes par hectare. La durée du travail, entre autre en fonction du volume, ne peut être estimée à l'hectare qu'avec une grande approximation.

Travail	Jours [*]
récolte d'igname (décembre ou août)	6-20 (en fonction de la qualité)

* par personne et par hectare

La période pour récolter le riz s'étend de juin jusqu'en août, c'est un travail d'homme. Un champ exceptionnel peut donner jusqu'à 2 tonnes de riz par hectare.

On préfère manger l'igname et le riz que le manioc et le taro. Une partie importante de la récolte de manioc et de taro est vendue au marché local au profit des femmes qui s'occupent de leur culture. Les tubercules sont enlevés au fur et à mesure des besoins, une quantification de la récolte est impossible. Les tubercules de taro peuvent être laissés sur place pendant longtemps sans diminution de leur qualité, caractère avantageux sur le manioc.

5.2. Les cultures industrielles

Pour le café la cueillette des drupes a lieu dans la période septembre-novembre.

Pour le cacao, les travaux consistant à couper les cabosses mûres, ramasser les fruits déjà détachés, puis les casser, les sécher et fermenter les grains sont effectués pendant les mois de juillet, d'août et de septembre. La récolte des cabosses est un travail d'hommes, les femmes emportent les fruits à la maison et elles y effectuent les traitements successifs.

Les revenus des cultures de rente sont touchés par le chef d'exploitation. Il est apparu que parmi les plantations baoulées visitées le nombre d'exploitations prospères semble plus grand que chez les Oubis.

Travail	Jours*
récolter les cabosses	
juillet	20
août	2
septembre	2
<hr/>	<hr/>
Total, par saison	24

* par personne et par hectare

Quelque

Quelques prix locaux en avril 1979

Tubercule manioc (selon ses mesures	100	150	200 F.CFA
Tubercule igname variété "Lokpa" (planter)	100		
Tubercule igname variété "Bété-bété"(manger)	100		
Tubercule taro (selon ses mesures)	225	325	
Cabosse de cacao (50 pour planter 1ha)	50		

100 CFA = 2 F.F. ~ 0.8 florins (1979)

6. SUCCESSIONS CULTURALES

Les figures 10 à 14 présentent quelques types de successions culturelles les plus fréquents chez les Baoulés immigrés. Les cycles comportant une jachère de 2 ou 3 ans, alternant avec les cultures existent encore pour les parcelles très proches du campement. Elles sont de petite taille et cultivées soigneusement par les femmes qui maintiennent ces surfaces très propres. Les cultures sont exclusivement vivrières et très variées (fig. 21).

Quelques combinaisons d'associations et de successions sont présentées sur les figures 12, 13 et 14. De nouvelles successions apparaissent selon les circonstances du moment.

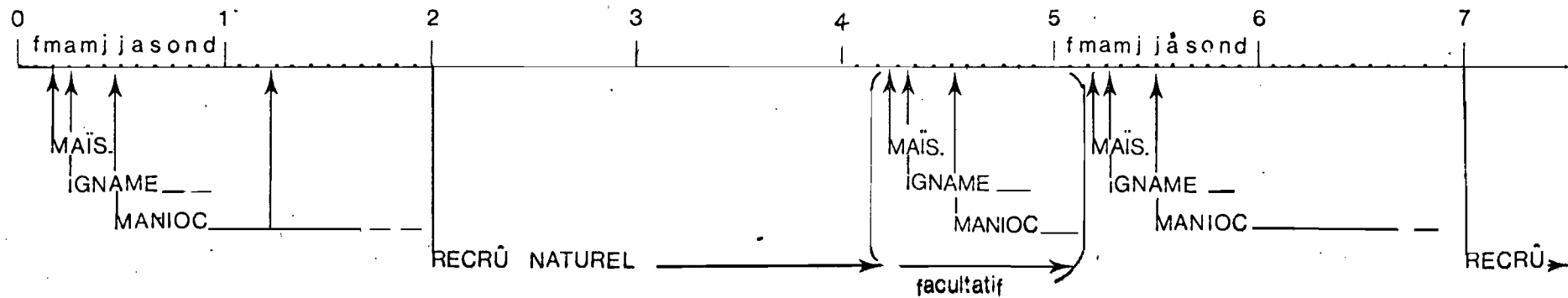


fig. 10

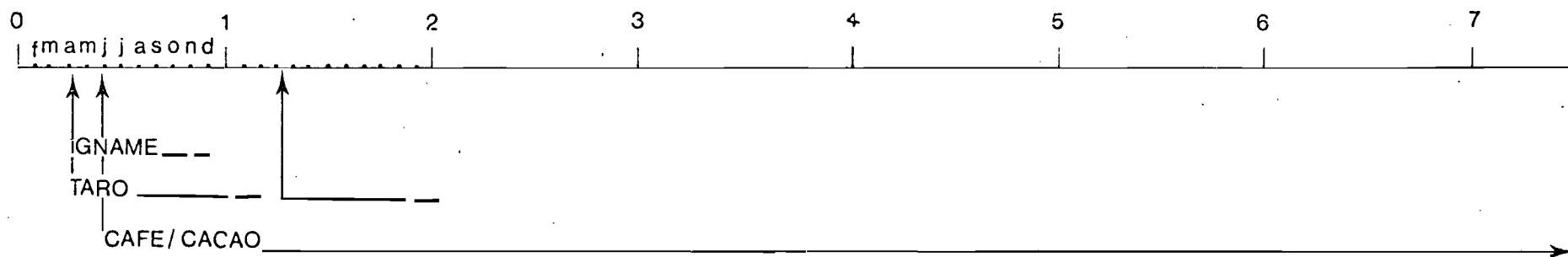


fig. 11

fig. 10 Baoulé. Succession cultures — jachères courtes.

fig. 11 Baoulé. Aspect général.

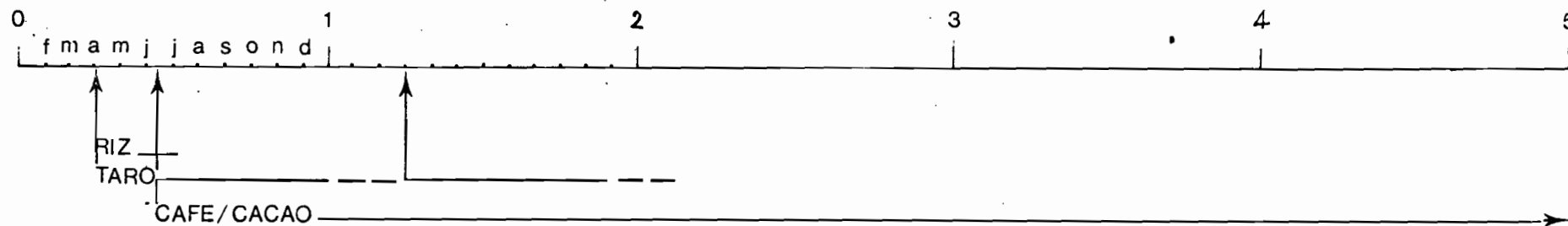


fig.12

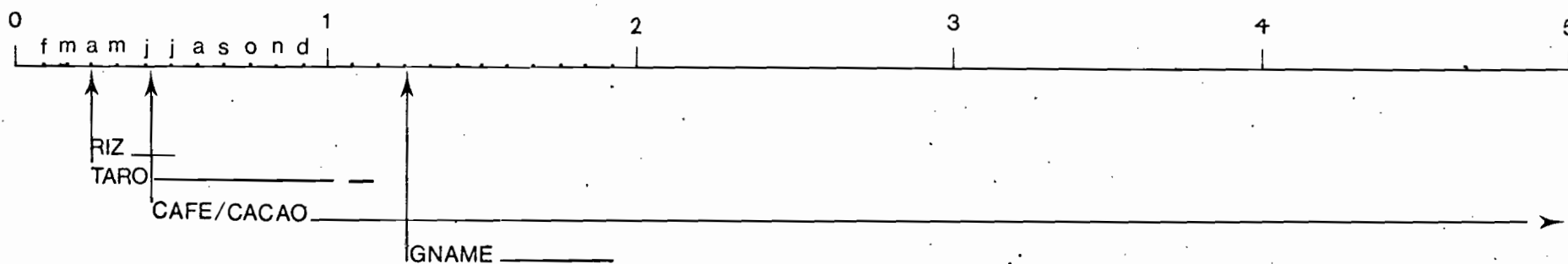


fig 13

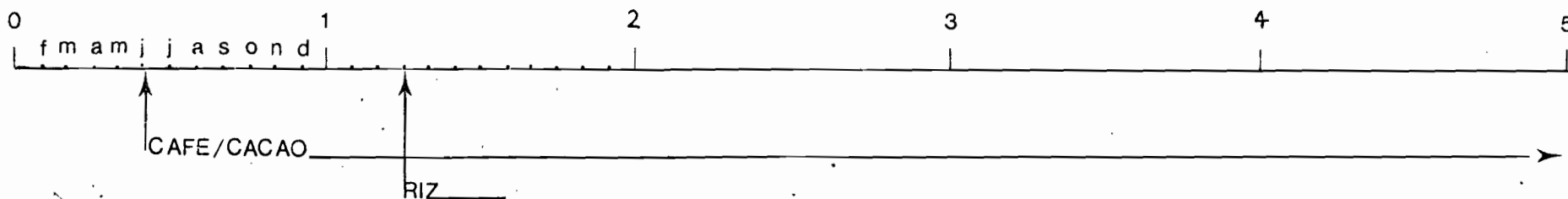


fig.14

fig.12-13-14 : Quelques types de successions baulés.

IIIème PARTIE

COMPARAISON DES DEUX AGRICULTURES

CONCLUSION

COMPARAISON DES DEUX AGRICULTURES

Les Baoulés que nous avons interrogés nous ont dit que l'agriculture, comme ils la pratiquent ici, ne se distingue guère de celle de leur pays d'origine. Les différences entre les agricultures oubie et baoulée en plus de celles déjà mentionnées, portent sur les points suivants :

Chez les Baoulés, le terrain cultivé pour la propre consommation est plus petit que la surface utilisée dans ce but par les Oubis. Ces derniers considèrent comme surface maximale ce qu'une femme peut cultiver : 2 hectares de riz. Cette surface suffit pour nourrir une famille : femme, mari, quelques enfants et personnes âgées. Les Baoulés jugent qu'une surface d'un demi-hectare d'igname est le maximum cultivable pour une femme et également suffisant pour nourrir une famille.

Bien que les femmes fassent beaucoup plus de la moitié des travaux champêtres, (chez les Baoulés comme chez les Oubis) ceux-ci sont partagés un peu plus équitablement entre les sexes chez les Baoulés. Le facteur principal est que les hommes baoulés travaillent plus.

Le programme des défrichements annuels diffère entre les deux ethnies (comme l'illustre l'annexe 5) : les Baoulés ont plus tendance à faire des cultures commerciales sur de grandes surfaces. Il est fréquent que les Oubis attendent plusieurs années après les cycles vivriers, pour planter les cacaoyers ou les caféiers. Les Baoulés en général ne perdent pas de temps, leurs champs sont très bien nettoyés lorsqu'ils font les buttes, si bien que lorsqu'ils plantent ensuite le cacao, le travail de desherbage est réduit.

La situation familiale Oubi est complexe : elle est répartie entre les villages oubi ivoiriens et libériens, ce qui entraîne des nombreuses visites mutuelles et impose que les cultivateurs quittent leurs plantations pour des périodes plus ou moins longues. "Les Oubis sont comme les abeilles, rentrant toujours à la ruche", dit l'un d'eux*.

L'agriculture vivrière baoulée est telle qu'elle perturbe le sol par les modes de cultures et les produits récoltés. En général les champs de cultures de rente sont mieux entretenues que ceux des Oubis et d'ailleurs rapportent davantage.

Enfin, les Baoulés n'abandonnent pas les parcelles qu'ils ont défrichées.

* Il fait aussi allusion à l'affinité traditionnelle des Oubis au travail marin. Surtout à l'époque coloniale, le service militaire étant peu attrayant, la vie d'un navigateur était populaire. A cette époque beaucoup de planteurs passaient dix, vingt ans sur les bateaux. La plupart d'eux sont retournés au village, après avoir dépensé l'argent gagné.

CONCLUSION

La culture itinérante sur brûlis comme elle est pratiquée traditionnellement par les Oubis, est un exemple de production agricole qui permet de disposer d'un assortiment de produits, durant toute l'année en quantité suffisante pour se nourrir. Cette pratique culturelle assure l'autosubsistance. Les Oubis utilisaient le milieu en conservant ses potentialités de reconstitution. Cette vie harmonieuse relativement peu laborieuse ne nécessitait aucun changement. La tradition Oubie a pu subsister grâce à son isolement, résultat d'échanges économiquement limités et d'une infrastructure peu développée.

La participation à des circuits commerciaux à grande échelle, suite à l'introduction des cultures de café et de cacao a déclenché un processus qui semble irréversible. Le cultivateur oubi pratique les nouvelles cultures. La femme continue à s'occuper des cultures vivrières. En même temps, les vagues d'immigrés, en majorité Baoulés, viennent couper la "forêt noire", planter les cacaoyers et caféiers, en **s'obligeant** à fonder des exploitations prospères. Les Oubis s'en plaignent : "Les Baoulés viennent pour chercher l'argent. Ils font disparaître toute la "forêt noire". Il ne nous en restera plus pour faire nos champs de riz".

A l'heure actuelle, nous n'en sommes pas encore là. Le degré de commercialisation de l'économie rurale, très faible est caractérisée par :

- 1) un marché peu développé dû à la faiblesse des productions. Par manque de main d'oeuvre, la croissance des exploitations est limitée ;
- 2) les moyens (excepté la tronçonneuse) réduits : force musculaire humaine (machette, hâche).
- 3) un accès à la "forêt noire" qui de plus en plus difficile garde cependant son caractère d'origine : la terre est gratuite.

La situation n'est pas rassurante :

Tous, Oubis, Baoulés et autres allogènes, sont intégrés dans l'économie du café et cacao. Les impacts sur le milieu naturel sont critiques. Les plantations pérennes et les modes de culture introduits et intensifs, compromettent la capacité de reconstitution des potentialités du milieu naturel. L'accroissement des exploitations industrielles fait que ce processus d'épuisement a lieu sur une grande échelle.

La population allogène dépasse de nos jours celle des autochtones Oubis. Ce phénomène s'accompagne de tensions ethniques notamment à propos du partage des terres.

L'apparition de nouveaux besoins créés par une plus haute technicité (engrais, produits phytosanitaires) ainsi que par les produits de consommation (postes-radio, mobylettes...) entraîne une nécessité accrue de revenus numéraires. Ce phénomène ne peut qu'accentuer le déséquilibre cultures de rente/ cultures vivrières aux dépens de ces dernières, aggravant ainsi le risque de déficit vivrier d'une région naguère autosubsistante.

L'avenir à long terme du pays ousi passe, obligatoirement par le maintien d'un secteur vivrier important compatible avec la reconstitution du patrimoine commun qu'offre le milieu naturel de cette région.

ANNEXES

1. CALENDRIERS DES DEFRICHEMENTS : OUBIS et BAOULES IMMIGRES
2. LISTE DES CULTURES ETUDIEES
3. PLANCHES DES PHOTOGRAPHIES

ANNEXE 1 - CALENDRIER DES DEFRICHEMENTS (OUBI)

Année	Défriché		Culture(s)							
			1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	
1973	3ha	1ha	RIZ	Abandonné -----						
		2ha	RIZ, CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO
1974	1ha			RIZ	Abandonné -----					
1975	1ha				RIZ	Abandonné -----				
1976	1ha					RIZ	Abandonné -----			
1977	1ha						RIZ	Abandonné -----		
1978	1ha							RIZ	Abandonné	
1979	1ha									RIZ

Champs oubis d'un homme et sa femme

ANNEXE 1 - CALENDRIER DES DEFRIQUEMENTS (OUBI)

Année	Défriché	Culture(s)						
		1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979
1973	3ha	RIZ	Abandonné -----					
1974	3ha		RIZ	Abandonné -----				
1975	3ha			RIZ	Abandonné -----			
1976	3ha				RIZ	Abandonné -----		
1977	3ha					RIZ	Abandonné -----	
1978	3ha						RIZ, CACAO	CACAO
1979	2ha	1ha						RIZ, CACAO
		1ha						RIZ, CACAO

Champs oubis d'un homme et ses trois femmes

ANNEXE 1 - CALENDRIER DES DEFRICHEMENTS (BAOULE)

Année	Défriché	Culture(s)									
		1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979
1970	1ha	VIVRIERS CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO
1971	1ha		CACAO VIVRIERS	CACAO VIVRIERS	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO
1972	-										
1973	3ha	1ha			CAFE VIVRIERS	CAFE	CAFE	CAFE	CAFE	CAFE	CAFE
		2ha			CACAO VIVRIERS	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO
1974	2ha					CACAO VIVRIERS	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO	CACAO
1975	1ha										
1976	-										
1977	1 1/2 ha								CACAO VIVRIERS	CACAO	CACAO
1978	1ha									CACAO VIVRIERS	CACAO
1979	2 1/2 ha										CACAO VIVRIERS

Champs baoulés d'un homme, sa femme et deux frères célibataires

ANNEXE 1 - CALENDRIER DES DEFRIQUEMENTS (BAOULE)

Année	Défriché		Culture(s)			
			1977	1978	1979	1980
1977	3ha	2ha	VIVRIERS CACAO	CACAO	CACAO	CACAO
		1ha	VIVRIERS CAFE	CAFE	CAFE	CAFE
1976	5ha	3ha	_____	CACAO VIVRIERS	CACAO	CACAO
		1ha	_____	CAFE VIVRIERS	CAFE	CAFE
		1ha	_____	VIVRIERS	VIVRIERS	?
1979	5ha 1/2	4ha	_____	CACAO VIVRIERS	CACAO	
		1 1/2	_____	VIVRIERS	CACAO	
1980	7ha	_____	_____	_____	CACAO VIVRIERS	

Champs baoulés d'un homme, sa femme, trois fils et deux manoeuvres mossi

ANNEXE 2LISTE DES CULTURES OUBIÈS ET BAOULEES VISITEES
CLASSEES PAR ORDRE ALPHABETIQUE

<u>Nom français</u>	<u>Nom latin</u>	<u>Famille</u>
Amaranthe	<i>Amaranthus hybridus</i>	Amarantaceae
Anacardier	<i>Anacardium occidentale</i>	Anacardiaceae
Ananas	<i>Ananas comosus</i>	Bromeliaceae
Arachide	<i>Arachis hypogea</i>	Papilionaceae
Aubergine	<i>Solanum macrocarpum</i>	Solanaceae
Aubergine	<i>Solanum anomalum</i>	Solanaceae
Avocatier	<i>Persea americana</i>	Lauraceae
Banane plantain	<i>Musa paradisiaca</i>	Musaceae
Banane dessert	<i>Musa sapientum</i>	Musaceae
Cacaoyer	<i>Theobroma cacao</i>	Sterculiaceae
Caféier	<i>Coffea canephora</i>	Rubiaceae
Canne à sucre	<i>Saccharum officinarum</i>	Graminae
Cocotier	<i>Cocos nucifera</i>	Palmae
Corossolier	<i>Anona muricata</i>	Anonaceae
Courge	<i>Cucurbita maxima</i>	Cucurbitaceae
Gombo	<i>Hibiscus esculentus</i>	Malvaceae
Haricot	<i>Vigna sp</i>	Papilionaceae
Igname	<i>Dioscorea alata</i>	Dioscoreaceae
Igname	<i>Dioscorea cayenensis</i>	Dioscoreaceae
Jute	<i>Corchorus olitorius</i>	Tiliaceae
Limettier	<i>Citrus aurantifolia</i>	Rutaceae
Mandarinier	<i>Citrus reticulata</i>	Rutaceae
Maïs	<i>Zea mays</i>	Graminae
Manguier	<i>Mangifera indica</i>	Anacardiaceae
Manioc	<i>Manihot utilissima</i>	Euphorbiaceae
Oignon	<i>Allium cepa</i>	Liliaceae
Palmier à huile	<i>Elaeis guineensis</i>	Palmae
Papayer	<i>Carica papaya</i>	Cariaceae
Patate douce	<i>Ipomoea batatas</i>	Convolvulaceae
Piment	<i>Capsicum annuum</i>	Solanaceae
Piment	<i>Capsicum pubescens</i>	Solanaceae
Riz	<i>Oryza sativa</i>	Graminae
Sésame	<i>Sesamum indicum</i>	Pedaliaceae
Tabac	<i>Nicotiana tabacum</i>	Solanaceae
Taro	<i>Colocasia esculenta</i>	Araceae
Tomate	<i>Lycopersicon esculentum</i>	Solanaceae

PLANCHES DES PHOTOGRAPHIES

Légende

Oubi

1. Défrichage. Après avoir fini le travail à la machette, on utilise la hâche pour couper le gros bois.
2. Des rachis enflammés de Raphia ("bambou") servent de torches.
3. Champ bien brûlé, noter la cendre blanche.
4. Semis en pòquet. Elle creuse la terre, laisse les grains glisser entre les doigts qui tombent dans le petit trou. Puis elle les recouvre.
5. Champ de riz. Quatre semaines après semis. A l'arrière plan les silhouettes noires des Raphia coupés sont visibles.
6. Riz et gombo à 5 semaines.
7. Riz et maïs, 6 semaines après semis.
8. Jeune plantation de cacao avec quelques plantes vivrières
 1. Canne à sucre
 2. Taro
 3. Piment

Baoulé

9. Entassement des débris pour le premier brûlis
10. Petis tas de branches coupées en attendant le deuxième brûlis.
11. Buttage.
12. Semis du riz à la volée. Après on couvre les graines à la daba. La surface du sol se trouve ainsi totalement perturbée.
13. Jeune pousse d'igname à côté d'un tronc encore fumant.
14. Les deux ignames

En premier plan : *Dioscorea alata* var. "Bété-bété"

A l'arrière plan : *Dioscorea cayenensis* var. "Lokpa"
sous forme de petits tubercules à planter.
15. Champ vivrier baoulé :
 1. Taro
 2. Manioc
 3. Banane

Noter la terre nue entre les pieds de Taro.

Oubi - Baoulé

16. Pépinière de cacaoyer mise en place et traitée suivant les conseils de la S.A.T.M.A.C.I.



PHOTO 1

Défrichage. Après avoir fini le travail à la machette on utilise la hâche pour couper le gros bois.

PHOTO 2

Des rachis enflammés de Raphia ("bambou") servent de torches.



PHOTO 3

Champ bien brûlé, noter la cendre blanche.



PHOTO 4

Semis en poquet. Elle creuse la terre, laisse les grains glisser entre les doigts qui tombent dans le petit trou. Puis elle les recouvre.





PHOTO 5

Champ de riz. 4 semaines après semis.
A l'arrière plan les silhouettes noires
des Raphias coupés sont visibles.

PHOTO 6

Riz et gombo à 5 semaines.





PHOTO 7
Riz et maïs, 6 semaines après semis.



PHOTO 8
Jeune plantation de cacao avec quelques
plantes vivrières :
1. canne à sucre
2. taro
3. piment
(c. cacao)

B A O U L E



PHOTO 9

Entassement des débris pour le premier brûlis.

PHOTO 10

Petits tas de branches coupées en attendant le deuxième brûlis.



PHOTO 11

Buttage.



PHOTO 12

Semis du riz à la volée. Après on couvre les graines à la daba. La surface du sol se trouve ainsi totalement perturbée.





PHOTO 13

Jeune pousse d'igname à côté d'un tronc encore fumant.



PHOTO 14

Les deux ignames :

En premier plan : *Dioscorea alata*
var. "Bété-bété"

A l'arrière plan : *Dioscorea cayenensis*
var. "Lokpa"

sous forme de petits tubercules à planter.

PHOTO 15

Champ vivrier baoulé

1. taro

2. manioc

3. banane

Noter la terre nue entre les
pieds de taro.



PHOTO 16

Pépinière de cacaoyers mise en
place par des Oubis ou des
Baoulés suivant les conseils de
la S.A.T.M.A.C.I.